

dessein premier paraît didactique, mais dont l'inspiration et l'accent sont lyriques, développent, sinon la théologie, du moins la philosophie religieuse de l'auteur. De ce nombre sont l'Épître à Lord Byron, la Méditation sur Dieu, adressée à M. de Lamennais, celle au duc de Rohan sur la Prière, et les deux morceaux où la Providence est tour à tour attaquée et justifiée: on a trouvé généralement l'incrimination plus éloquent que l'apologie. La religion chrétienne, ou du moins la texte des écritures chrétiennes, a fourni au poète la matière de deux Méditations, dont l'une intitulée: *la Poésie sacrée*, (1) est un des plus beaux morceaux du volume. Le début est magnifique :

Son front est couronné de palmes et d'étoiles ;  
Son regard immortel, que rien ne peut ternir,  
Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,  
Réveille le passé, plonge dans l'avenir !  
Du monde sous ses yeux les festes se déroulent ;  
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent ;  
A son gré descendant ou remontant leur cours,  
Elle somme aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,  
On sur sa lyre virgine  
Chante au monde vieilli, ce jour, père des jours.

L'empire que M. de Lamartine était destiné à exercer sur la langue se faisait pressentir dans cette imitation d'Ezéchiel, si hardie, si libre, si neuve d'expression :

L'éternel emporta mon esprit au désert :  
D'ossements desséchés le sol était couvert ;  
J'approche en frissonnant ; mais Jéhova me cria :  
Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie ?  
— Éternel, tu le sais ! — Eh bien ! dit le Seigneur,  
Écoute mes accents ! retiens-les et dis-leur :  
Ossements desséchés ! insensible poussière !  
Lévez-vous ! recevez l'esprit et la lumière !  
Que vos membres épars s'assemblent à ma voix !  
Que l'esprit vous anime une seconde fois ;  
Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent !  
Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent !  
Lévez-vous et vivez ! et voyez qui je suis !  
J'évoquai le Seigneur, J'obéis et je dis :  
Esprit, soufflez sur eux, du couchant, de l'aurore ;  
Soufflez de l'aquilon, soufflez !... Pressés d'éclaire,  
Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,  
Entrechoquent soudain leurs ossements flétris ;  
Aux éclats du soleil leur paupière se ouvre,  
Leurs os sont rassemblés et la chair les recouvre !  
Et ce champ de la mort tout entier se leva,  
Redevint un grand peuple, et connut Jéhova.

Cette espèce d'*anthologie* des prophètes se termine par des vers dont l'enthousiasme répond à l'extase du début :

Silence, ô lyre ! et vous silence,  
Prophètes, voix de l'avenir !  
Tout l'univers se tait d'avance  
Devant celui qui doit venir.  
Fermez-vous, lèvres inspirées !  
Reposez-vous, harpes sacrées,  
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,  
L'une voix au monde inconnue  
Pera retentir dans la nue :  
Paix à la terre et gloire aux cieux !

On a moins remarqué, et l'on eût dû remarquer, au moins à titre d'exception, la charmante épître intitulée *La Retraite*. Horace tendre, Horace chrétien, ne l'aurait pas écrite autrement. Elle doit nous rappeler cette autre délicieuse épître (*Le Retour*) que le poète adressa plus tard à l'auteur du *Lépreux*.

Les *Nouvelles Méditations*, qui parurent en 1824, marquèrent, dans le style, dans la versification, et même dans la puissance de l'inspiration poétique, un progrès évident. L'auteur avait puisé dans un premier succès la conscience de sa force ; il disposait de ses moyens avec plus de hardiesse et d'empire ; sa langue parut plus riche, sa touche plus ferme, sa couleur plus variée, son rythme plus savant, sa phrase plus flexible et plus nombreuse, son art plus profond, plus consommé. Ce développement du talent de la forme avait été si rapide et fut si marqué

(1) Dédicée à M. de Genoude.

qu'à bon droit l'auteur lui-même put partager la surprise du public, et c'est alors déjà qu'il eût pu s'écrier comme dans les *Harmonies* :

D'où vient qu'à mon insu, mariés à ma voix,  
Les mots harmonieux s'enchaînent sous mes  
doigts,  
Et qu'en mètres brillants ma verve enlancée,  
Comme un courant limpide, emporte ma pensée ?

L'admirable églogue du *Passé*, un des chefs-d'œuvre de notre langue poétique, est dans le ton des premières *Méditations*. Les mêmes infinies perspectives y sont ouvertes à tous les veuvages du cœur :

Lévois les yeux vers la colline  
Où luit l'étoile du matin,  
Saluons la splendeur divine  
Qui se lève dans le lointain.  
Cette clarté pure et féconde  
Aux yeux de l'âme célèbre un monde  
Où la foi monte sans effort,  
D'un saint espoir ton cœur palpite ;  
Ami, pour y voler plus vite,  
Prends les ailes de la mort.  
Ainsi, quand les vents de l'automne  
Ont dissipé l'ombre des bois,  
L'hirondelle agile abandonne  
Le falot du palais des rois :  
Suivent le soleil dans sa course,  
Elle remonte vers la source  
D'où l'astre nous répand les jours ;  
Et sur ses pas retournent encore  
Un autre ciel, un autre aurore,  
Un autre nid pour ses amours.

On distingue dans ce nouveau recueil l'Églogue de *Sapho*, remarquable par la perfection du style, le Poète mourant, d'une composition et d'un style unis irréprochables, mais où l'auteur a mis toute sa spontanéité, et naïvement répandu toute son âme de poète ; *Bonaparte*, dont l'exécution n'est pas à l'abri de toute critique, même dans sa forme actuelle, mais que quelques strophes extrêmement heureuses ont rendu l'un des morceaux les plus populaires entre ceux qu'a inspirés la mort de Napoléon ; les *Etoiles*, où l'auteur semble se reprofonder dans son atmosphère et avoir reconquis tout l'espace et toute la liberté que réclamait ses ailes. Une supposition poétique donne lieu au poète de développer cette sensibilité dans laquelle nous n'avons voulu voir qu'un talent, mais qui sans doute est le premier des talents. L'auteur, prêtant une âme, une vie humaine à ces étoiles, suppose qu'il est devenu l'une d'elles, et abandonnant à cette donnée étrange sa bienveillante imagination, il dit :

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,  
Me souvenant encore de mon globe natal,  
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,  
Sur les monts que j'ai jamais brillés près de la terre ;  
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,  
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,  
A percer doucement le voile d'un nuage,  
Comme un regard d'amour que la douleur ombre :  
Je visiterais l'homme ; et s'il est ici-bas  
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,  
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse

Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse,  
Un malheureux au jour dérobant ses douleurs  
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs,  
Un génie inquiet, une active pensée  
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée,  
Mon rayon pénétré d'une sainte amitié,  
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,  
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,

Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre,  
Ma leur fraternelle, en descendant sur eux,  
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux.  
Je leur révèlerais dans la langue divine  
Un mot du grand secret que le malheur devine ;  
Je sécherai leurs pleurs ; et quand l'œil du matin  
Ferait pâler mon disque à l'horizon lointain,  
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,  
Leur laisserait encore la vague rêverie,  
Et la paix et l'espoir ; et, lassés de gémir,  
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir.

Le talent de peindre et celui de sentir la na-

ture s'élèvent bien haut dans l'hymne à la *Solitude*, où se succèdent, sans s'effusquer mutuellement, les plus grandes et plus gracieuses images, auxquelles le moindre espace suffit pour devenir des scènes riches et animées. Lisez ces beaux vers ; jamais la magnificence de la nature ne vous apparaîtra plus riante, ni la majesté de Dieu plus sereine. Tout Lamartine se trouve dans le chant multiple, divers, incessamment brisé qu'il a intitulé les *Préludes*. Il s'y joue avec son incroyable facilité ; il y fait pleuvoir l'or sur la multitude comme dans une fête royale ; prêt à toutes les inspirations, il cède à chacune d'elles tour à tour, et chacun de ses préludes est un poème achevé et complet.

Nous avons déjà parlé du *Crucifix* ; quelques pages le séparent de ce *Chant d'émour*, qui, même dans une version adoucie (car il y en a deux,) est un chant de volupté. Ainsi ondoie une âme de poète, compréhensive bien plus qu'exclusive, sincère et vraie jusque dans ses contradictions, parce que si l'esprit ne rapproche que les semblables, l'âme unit les contraires, ou du moins se prête tour à tour aux impressions les plus diverses, comme la cire ou le métal en fusion subit toutes les empreintes. Quoi qu'il en soit, le *Crucifix* n'a que peu de taches, et mérite d'être compté parmi les chefs-d'œuvre de son auteur.

Les *Harmonies poétiques et religieuses* appartiennent encore à la période de la restauration. On y sent croître à la fois, et dans leur proportion soutenue, les qualités et les défauts du poète. Il s'épanche toujours davantage, il se contient toujours moins ; l'exubérance est à peu près partout, mais il approche de la perfection plus qu'il n'a jamais fait. Son christianisme, il faut le dire, se sépare toujours plus des sources bibliques et respire toujours plus l'ivresse du naturalisme, l'extase panthéistique. Les plus graves solécismes, en fait de religion, affligent le lecteur sérieux et convaincu. C'est là qu'on trouve cette strophe vraiment irrégulière, qui, pour le dire en passant, sert d'épigraphe au premier volume des *Harmonies* :

C'est une jeune fiancée  
Qui, le front ceint du bandeau,  
N'emporta qu'une pensée  
De sa jeunesse au tombeau ;  
Triste, hélas ! dans le ciel même,  
Pour revoir celui qu'elle aime  
Elle revient sur ses pas,  
Et lui dit : Ma tombe est verte !  
Sur cette terre déserte  
Qu'attends-tu ? je n'y suis pas !

Un peu plus loin, dans le même morceau, nous lisons :

Etends sur eux (sur les morts) la main de ta clémence,  
Ils ont péché ; mais le ciel est un don !  
Ils ont souffert ; c'est une autre innocence !  
Ils ont aimé ; c'est le secou du pardon !

Encore est-ce beaucoup que le poète nous parle ici de *péché* et de *pardon* ; il n'en fait pas coutume ; ces idées, l'idée même de devoir et d'obéissance, ne semblent pas faire partie de sa religion ; Dieu n'est pas pour lui, comme pour le Psalmiste, "dans le palais de sa sainteté," et ce n'est jamais là qu'il le cherche :

Mais où donc est ton Dieu ? me demandent les sages,  
Mais où donc est mon Dieu ? dans toutes ces images,  
Dans ces ondes, dans ces nuages,  
Dans ces sons, ces parfums, ces silences des cieux,  
Dans ces ombres du soir, qui des hauts lieux descendent,  
Dans ce vide sans astre, et dans ces champs de feux,  
Et dans ces horizons sans bornes, qui s'étendent,  
Plus haut que la pensée et plus loin que les yeux.

Mais, il faut le dire, pour chanter ce Dieu, qui n'est qu'immensité, magnificence, vie et fécondité, la verve de M. de Lamartine